

Une histoire des corps ?

●●● **Philippe Lefebvre o.p.**, Fribourg

Professeur en Ancien Testament à l'Université de Fribourg¹

Il y a quelques années, travaillant sur le livre des Juges, je m'aperçus que les derniers chapitres (Jg 17-21) étaient désignés dans plusieurs Bibles modernes comme un « appendice » à ce livre.² Il est vrai qu'ils racontent des faits du terroir et ne proposent pas, comme les chapitres précédents, des notices sur des Juges d'Israël.

Cependant le terme « appendice » relève d'un choix éditorial fort, connotant l'idée d'une présence accessoire, voire superflue. Or y figure le récit terrible d'un viol collectif. Une femme, concubine d'un lévite, est abusée par les hommes de Guibéa, une cité de la tribu de Benjamin, puis son corps est dépecé par le lévite, en un geste aussi atroce qu'énigmatique, chacun des douze morceaux étant envoyé à une des douze tribus (Jg 19). Les conséquences de cette affaire, lesquelles touchent tout Israël, sont racontées dans les deux chapitres suivants qui

terminent le livre : l'ensemble de ce fait divers, qui prend une ampleur nationale, occupe le sixième du livre.³

Qualifier d'appendice une partie si importante, d'abord au point de vue quantitatif, semble donc inapproprié. Mais surtout, Juges 19 place au centre du récit le corps d'une femme, un corps abusé, mis à mort, découpé. Classer une telle histoire dans un « appendice », n'est-ce pas, d'une certaine manière, participer à la violence évoquée dans ces pages ? Comme si l'humiliation et l'anéantissement d'un corps n'étaient finalement que des phénomènes marginaux, sans rapport avec le propos essentiel du livre.

Pourtant le récit de Juges 19 est objectivement en liens étroits avec d'autres chapitres du livre des Juges consacrés aux femmes et éventuellement aux violences qui leur sont faites ; et puis, il inaugure une série de textes, qui lui sont apparentés dans les livres suivants.

On place parfois le livre de Ruth après celui des Juges parce que cet opuscule raconte un récit du temps des Juges : deux femmes, Noémi et Ruth, passent de l'humiliation au relèvement, faisant avec Dieu un chemin de salut.⁴ Viennent ensuite les deux livres de Samuel qui évoquent l'émergence des rois messies en Israël. Ils mettent d'abord en scène Elqana et Anne (1 S 1-2), un couple venu de la même région que le lévite et sa concubine : la montagne

La Bible développe-t-elle une histoire des corps ? L'auteur de cet article est enclin à le penser et même à militer pour cette proposition. Voici un bref parcours qui en appelle à une lecture de la Bible centrée sur le corps.

1 • Voir la recension de son dernier ouvrage, *Joseph*, à la p. 49 de ce numéro. (n.d.l.r.)

2 • La Bible de Jérusalem emploie ce mot en titre pour les cinq chapitres finaux. Osty et la nouvelle TOB l'utilisent en note pour présenter cette dernière partie.

3 • 103 versets sur les 618 que comporte le livre des Juges.

4 • Le classement le plus ancien du livre le situe après le livre des Juges dans la grande division des Prophètes ; dans l'ordre adopté dans le judaïsme désormais, Ruth appartient aux « cinq rouleaux » placés dans les Ecrits.

d'Ephraïm. Anne prie au temple de Silo, dans l'ambiance délétère qu'y font régner deux prêtres infâmes, qui s'emparent du meilleur des sacrifices et violent les femmes venues au sanctuaire. Anne annonce, dans un cantique inspiré, que le Seigneur enverra à son peuple un roi ayant reçu l'onction (1 S 2,10).

Les lieux du corps

Ce premier messie, quelques décennies plus tard, est Saül : c'est un homme de la tribu de Benjamin, issu de la cité de Guibéa, qui devient désormais sa capitale. Le premier messie d'Israël est donc établi là même où un corps anonyme a été violenté et mis en pièces. Le premier geste officiel de Saül en tant que roi est de réunir le peuple dans l'urgence afin de combattre l'ennemi ammonite. Pour battre le rappel, Saül, envahi par l'Esprit du Seigneur, immole ses bœufs, les dépèce et en fait porter une part à chacune des douze tribus (1 S 11). C'est comme si le corps de la concubine avait laissé, à Guibéa, une trace tangible dans l'espace et le temps, qui se réactualise longtemps après les faits. Le verset qui évoque l'immédiat rassemblement du peuple après réception d'une part du bœuf immolé reprend exactement celui qui racontait comment le peuple s'était rassemblé après avoir reçu une part du corps de la concubine : tout le monde se réunit « comme un seul homme » (Jg 20,1 et 1 S 11,7). Un corps fractionné peut-il être fauteur d'unification ? Apparemment oui. On voit par cet exemple rapidement évoqué que le fait de prendre en compte le corps ou de le reléguer à une place subalterne sans voir en lui un élément substantiel du texte change considérablement la lecture. On peut aboutir à une histoire sans chair, qui tente de

déceler dans le texte biblique l'expression alternée de différentes tendances (pro-monarchique, anti-monarchique, etc.) ou bien on peut lire la Bible comme une histoire de la chair, où le corps est le « lieu » de ce que l'on appelle révélation.

Déni ou souci du corps

Notre exemple de la concubine de Guibéa dit suffisamment que le corps peut d'abord se définir négativement : c'est ce que l'on oublie. Les habitants de Guibéa font peu de cas du corps de la femme qu'ils violentent ; ensuite, ils ne veulent rendre aucun compte : selon eux, il ne s'est rien passé, le corps est dénié. Chez les biblistes aussi qui éditent ce texte, le corps mis à mal est rétrogradé à l'état d'appendice...

Beaucoup de textes bibliques montrent comment, quand le souci du corps des autres disparaît, le meurtre pointe son museau bestial. Quand Caïn commence à voir d'un mauvais œil son frère Abel, le Seigneur aborde Caïn et lui pose des questions : « Pourquoi est-ce que cela te brûle et pourquoi ton visage est-il tombé ? » La traduction, souvent moralisée (« pourquoi es-tu irrité ou jaloux et pourquoi as-tu le visage abattu ? »), tend à émousser des paroles qui portent avant tout sur le corps : Dieu évoque des symptômes.

Si Caïn arrivait à verbaliser les manifestations physiologiques qui le perturbent (échauffement et affaissement), cela amorcerait peut-être un dialogue - une consultation - avec Dieu. Prenant conscience de son corps et de ses affects, les analysant devant le témoin averti qui s'adresse à lui, il se distancierait de la pulsion qui l'assaille et pourrait, comme le Seigneur le dit, « la dominer » (Gn 4,7). En apprenant à tenir compte de son corps, il s'habitue-

rait aussi à prendre en considération le corps des autres, de son frère Abel en tout premier lieu.

Mais Caïn ne répond pas au Seigneur, pas plus qu'il n'adresse la parole à Abel. Il l'emmène dans une promenade sans retour : « Tandis qu'ils étaient dans les champs, Caïn se dressa contre son frère Abel et le tua » (Gn 4,8). L'attitude qui consiste à « oublier » le corps perdu alors : quand Dieu l'interroge, Caïn prétend ne pas savoir où se trouve Abel. Mais Dieu lui répond par un propos gorgé de termes se référant au corps, ce corps dont Caïn ne veut pas entendre parler : « La voix du sang de ton frère crie vers moi du sol (...), le sol qui a ouvert sa bouche pour prendre de ta main le sang de ton frère » (Gn 4,10-11).

Désormais le souci du corps est au centre de bien des histoires de la Bible. Il sert à révéler une situation et à en qualifier les protagonistes : ceux qui sont prêts à jeter aux oubliettes de l'histoire les corps gênants et ceux qui, au contraire, promeuvent le corps, le mettent au centre de leurs préoccupations.

Dans les psaumes, les méchants sont décrits comme des prédateurs, toujours prêts à « manger la chair » des autres, à sortir leurs crocs,⁵ même si tout se passe dans une ambiance feutrée. On y fait souvent allusion à la langue flatteuse, caressante de ces rapaces qui, une fois qu'ils ont happé leurs victimes, les engloutissent dans le « tombeau béant » de leur gosier (Ps 5,10). Tout au contraire, le roi que l'on espère est celui qui « rachètera la vie [des pauvres] de l'oppression et de la violence. Leur sang est d'un grand prix à ses yeux » (Ps 72,14).

Le début de la Genèse mentionne le corps perdu d'Abel ; la fin du livre est tout occupée par le corps de Joseph. Ses frères, qui ont voulu le tuer, l'ont finalement vendu comme esclave, mais ils font croire à leur vieux père, Jacob, que le jeune homme a été mis en pièce par une bête féroce (Gn 37) - le corps dépecé est décidément une réalité récurrente dans la Bible. Joseph fait son chemin en Egypte et y devient vizir. Il rencontrera ses frères bien des années après et, au terme d'une longue préparation, se donnera à reconnaître. Le corps résurgent de Joseph s'impose à eux et Joseph leur explique avec insistance son secret : « Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu » (Gn 45,8).

La vie du corps, son déploiement opéré contre toute attente ne découlent donc pas d'une force interne ni d'un principe de résilience se déclenchant automatiquement. Le corps trouve son authentique définition dans ce que Dieu fait pour lui. Le corps de Joseph se donne à voir dans toute sa vérité corporelle en ce qu'il est retrouvé, redonné.

Présence de Dieu

Le corps n'est donc vraiment corps que dans l'intimité qu'il partage avec Dieu. « Je suis avec toi », dit le Seigneur dans un songe à Jacob qui part, seul, chez son oncle Laban (Gn 28,15). Et Jacob, au réveil, développe cette affirmation : « Si Dieu est avec moi et me garde sur la route où je vais, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, si je reviens sain et sauf chez mon père, alors le Seigneur sera mon Dieu » (Gn 28,20-21). On peut trouver ce propos un peu décevant : Jacob n'est-il pas en train de marchander sa foi en faisant de sa santé per-

5 • Voir par exemple psaumes 7,3 ; 27,2 ; 57,5 ; 58,7 ; 59,3-4, 7-8, 15-16 ; 124,2-6.

Philippe Lefebvre et Viviane de Montalembert,
Un homme, une femme et Dieu. Pour une théologie biblique de l'identité sexuée,
Paris, Cerf 2007, 480 p.

Philippe Lefebvre,
Livres de Samuel et récits de résurrection. Le messie ressuscité « selon les Écritures »,
Paris, Cerf 2004, 512 p.

sonnelle le registre où il attend que Dieu se manifeste ? En fait, Jacob situe les choses au bon endroit : dans le concret de la chair qui aspire d'abord à être secourue et protégée.

Dans l'Évangile de Matthieu, Jésus donne comme ultime enseignement avant d'entrer dans sa passion la fameuse scène du jugement final. Le roi réunit tous les humains et les distingue uniquement en ce qu'ils ont eu - ou pas - le souci du corps des autres : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger (...), j'étais nu et vous m'avez vêtu (...). Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de mes frères - à ces tout petits - c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,35-36). Le souci du corps qualifie donc Dieu et ceux qui pratiquent ses mœurs.

Si Dieu est si présent au corps, si soucieux du corps, c'est qu'il en est le Créateur et le protecteur. Disons-le d'une manière audacieuse : le corps attire Dieu ; c'est là qu'il espère nous rejoindre de la manière la plus intime possible - ce que les chrétiens nommeront l'Incarnation. Déjà dans l'Ancien Testament, il semble se faire connaître parfois « en chair et en os ». Il vient en effet auprès d'Abraham avec deux acolytes (Gn 18,1) : ces deux « hommes », appelés ensuite « anges », sont distingués du Seigneur qui, lui, « se tenait devant Abraham » (Gn 18,22 et 19,1).

Le corps dansant

Il est un être mystérieux qui appartient à la sphère divine et qui est évoqué dans sa réalité corporelle : la Sagesse. Dans le livre des Proverbes, elle prend la parole à plusieurs reprises et se présente longuement : « Quand les abîmes n'étaient pas, je fus enfantée » (Pr 8,24). Présente avant toute création, « enfantée » et non créée, la Sagesse affirme

qu'elle était au côté du Seigneur quand il organisait le monde : « Je faisais ses délices jour après jour, m'ébattant tout le temps en sa présence, m'ébattant sur la surface de sa terre et trouvant mes délices parmi les enfants des hommes » (Pr 8,30-31).

Le verbe traduit par « s'ébattre », *sahaq*, signifie « rire, jouer ». La conjugaison à laquelle il est employé ici renforce son sens, d'où « s'ébattre » ou « danser ». La Sagesse, par sa danse de jubilation, accompagne le geste créateur de Dieu. Si, selon le chorégraphe hongrois Rudolph Laban, il n'y a que deux grands modes de l'activité humaine, faire et danser,⁶ alors la Sagesse complète le « faire » divin par cette exultation corporelle. Elle manifeste qu'il n'y a pas d'acte authentique qui ne soit doublé par la joie.

Au commencement, Dieu créait vraiment parce que la Sagesse accueillait son travail au rythme de sa danse heureuse. Les chrétiens ont reconnu très tôt dans cette Sagesse la figure du Fils, né avant tous les siècles, se déployant au rythme du Père. Un personnage de la Bible donne une visibilité corporelle à cette danse inaugurale de la Sagesse : le messie David. N'ayant gardé qu'un pagne de lin, il « s'ébattait devant le Seigneur » (l'expression est la même qu'en Pr 8,30) dans la joie filiale d'être en présence de Dieu (2 S 6,5-21).

Il serait juste et bon de parler de l'Incarnation en terme de corps dansant. Le Christ, Sagesse éternelle et messie fils de David, révèle en son corps sa joie d'être à Dieu, de vivre parmi les humains, et son désir de nous faire entrer dans sa danse.

Ph. L.

6 • Voir **Michel Guérin**, *Philosophie du geste. Essai philosophique* (édition augmentée), Arles, Actes Sud 2011, p. 69.